

« **N**ous le savons, les limules ne chantent pas ». C'est par ce titre contradictoire que le poète ouvre ce livre. C'est le poète qui chante, et ces animaux, les plus anciens du monde, offrent à l'homme toute possibilité de relativiser les choses, les événements, l'histoire ou même la poésie. Pourtant, le poète se prend à rêver à cet arbre, le « *Ginkgo biloba*, [...] qui remonte au Permien et peut-être au Carbonifère, il y a trois cent millions d'années ». Rêverie vagabonde d'apparence, « récit » qui donne matière à réfléchir sur les classements génériques académiques. Temple est un poète, ce qui ne veut pas dire qu'il va se cantonner à la facture obligatoire du poème : il s'agit ici de poèmes en prose, si l'on veut, récit de voyages et de souvenirs d'enfance. C'est à partir de l'évocation de ce chant impossible de deux cents millions d'années, que le poète situe son histoire personnelle dont il nous narre quelques épisodes. On comprend la distance de ces deux repères qui permet au poète de ne pas se prendre au sérieux. Ainsi, il nomme son ami Lestrade « (paysan *paganus vulgaris*) ». « Je suis de tout temps partie de cet univers, et plus proche des limules que d'un préfet de la République ». Pourtant, il vit au vingt-et-unième siècle, et il entend être de son temps. La dominante de ce livre apparaît comme extérieure au moi lyrique auquel on pourrait s'attendre : car Temple est aussi un homme scientifique pour qui la nature offre une pleine bibliothèque d'encyclopédie, – tels Jules Verne et Walt Withman- et ce nous est un immense plaisir que de nous frotter à ce monde inconnu des mots latins ou français qui désignent notre faune et notre flore. Temple veut nommer, et il ne se lasse pas de nous offrir des listes de vocables qu'il ressuscite afin de faire revivre le monde. Le poète et l'homme de science ne sont pas séparables, et qu'un poète veuille bien nous apporter sa connaissance, il y a là de quoi nous flatter. Ces noms forment une poésie en eux-mêmes.

Temple se livre moins qu'il ne tient à évoquer tel ou tel personnage, surtout son grand-père, l'initiateur en ornithologie, tel ou tel lieu ou paysage. Mais il parle de la mémoire comme d'un « traquenard » tout en reconnaissant que « nous ne pouvons rien contre l'enfance, qui est la plus forte et qui nous gouverne tout au long de notre vie ». Ainsi ses souvenirs de guerre en Italie, contés presque à rebours avec cet accent incomparable : « j'en avais tué des soldats inconnus », à côté de l'évocation d'une trêve de Noël. Nulle commémoration, nulle nostalgie non plus : « merde de merde, j'en ai soupé de la guerre [...] Combien plus douloureuse est celle des choses à venir que l'on ne vivra jamais ». Temple ne se complait pas dans le passé, ce qui l'intéresse, c'est plus que l'avenir, le présent, c'est de vivre,

vivre pleinement les événements qu'il provoque ou qui viennent à lui. Les souvenirs sont, et Temple reprend une métaphore géologique, « une sédimentation hétéroclite car rien désormais ne pouvait retrouver l'ordre et la raison ».

On comprend maintenant la nature et le sens de ce livre : souvenirs sans doute, mais surtout sentiment sur l'homme et sa destinée : « Les morts, ne pouvant plus sourire, montrent les dents ». Après une liste de documents d'un musée de la baleine : « tout cela qui a survécu aux ancêtres depuis longtemps digérés par la terre comme nous le serons tous. A chacun son tour ». « Affamés, massacrés, déportés, infectés, saturés d'alcool, les Indiens suivirent les bisons dans leur descente vers le néant ». Le goût pour l'origine s'étend aussi bien aux choses qu'aux hommes. Temple aime l'Amérique pour son attirance envers la nature, il n'est pas sûr qu'il aime tous les Américains, sauf Walt Whitman et les lieux qui l'ont vu naître, dans la Peconic Bay, sur Long Island.

Bernard Fournier
Noailles, France